

# Perception et restitution du paysage rural dans la Provence intérieure

'Ada ACOVITSIÓTI-HAMEAU

Anthropologue,

Association de sauvegarde, d'étude et de recherche sur le patrimoine du Centre-Var

---

Extrait de : Didier Bouillon (dir.), *Analyse culturelle du paysage : penser le paysage*, éd. électronique, Paris, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques (Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques), 2013.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques dans le cadre de la publication des actes du 135<sup>e</sup> Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Neuchâtel en 2010.

## *Territoire, paysage et identité*

Si nous convenons de dire aujourd'hui que le paysage est « une préoccupation autant écologique, économique que culturelle<sup>1</sup> », l'acception de cette notion varie avec les lieux, les époques et les cultures, allant de sa non-présence (toutes les cultures n'ont pas de mot qui signifie paysage<sup>2</sup>) à sa toute puissance naturaliste, esthétique ou identitaire. Les diverses façons pour le désigner et même l'absence de signifiant n'enlèvent pas au paysage son contenu anthropologique. Ce contenu procède de l'inscription spatiale de tout sentiment d'appartenance. L'espace à soi – j'ai nommé le territoire – peut être proche ou lointain, concentré ou dispersé, prendre l'aspect de réseaux aux mailles plus ou moins lâches, se tisser sur des plans réels ou virtuels. En effet, toute société « produit » du territoire, et ce dans la compréhension la plus complexe du processus<sup>3</sup>. Le paysage en est un concept complémentaire obligé car il en constitue le mode de perception ultime : il est ce qui reste, ce qui décante, l'objet matériel et idéal qui résulte après le passage du réel par le sensoriel et le mental. Ainsi, dès 1906, date de la première loi relative à la protection des monuments et des sites naturels en France<sup>4</sup>, le législateur fait allusion au paysage dans sa dimension identitaire et affective en explicitant la conception du sentiment patriotique :

« Ce sentiment inné – écrit-il – témoigne chez l'homme de l'attachement à la terre maternelle, à des horizons préférés et aux souvenirs qu'ils évoquent. »

Dans cette définition (qui ne le nomme pas), le paysage incarne la synthèse d'un lieu et de son vécu et représente une valeur ajoutée du territoire.

La longue série de lois, décrets et circulaires, qui aboutit à la loi paysage de 1993 au niveau national, puis à la convention paysage de 2000 au niveau européen, laisse de côté l'approche émotionnelle du terme. Celle-ci pointe quand même en filigrane sous la notion de « pays », unité administrative créée en 1995 sur la base d'un « territoire de projet » et d'un « espace (ou bassin) de vie ». Elle se devine aussi à travers la construction du domaine

---

1. G. Bertrand et L. Lelli, « Le paysage, une géographie traversière ».

2. L'absence de formalisation du concept n'est pas à confondre avec l'absence du concept lui-même. Le plus souvent, celui-ci s'exprime de façon diffuse ou plurielle et n'est pas érigé en signifié globalement déterminé. C'est dans ce sens que l'ordonnancement de l'espace constitue le processus qui aboutit au paysage mais est aussi le paysage lui-même à chaque moment donné du procédé.

3. R. Brunet, *Le Déchiffrement du monde : théorie et pratique de la géographie*.

4. Recherche des textes de loi à partir du site de Géoconfluences (Géoconfluences, DGESCO-ENS LSH (Direction générale de l'enseignement scolaire / École normale supérieure de Lyon), « Le paysage dans tous ses états », 2002, mise à jour le 28 avril 2007, en ligne : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/doc/transv/paysage/Paysage.htm>).

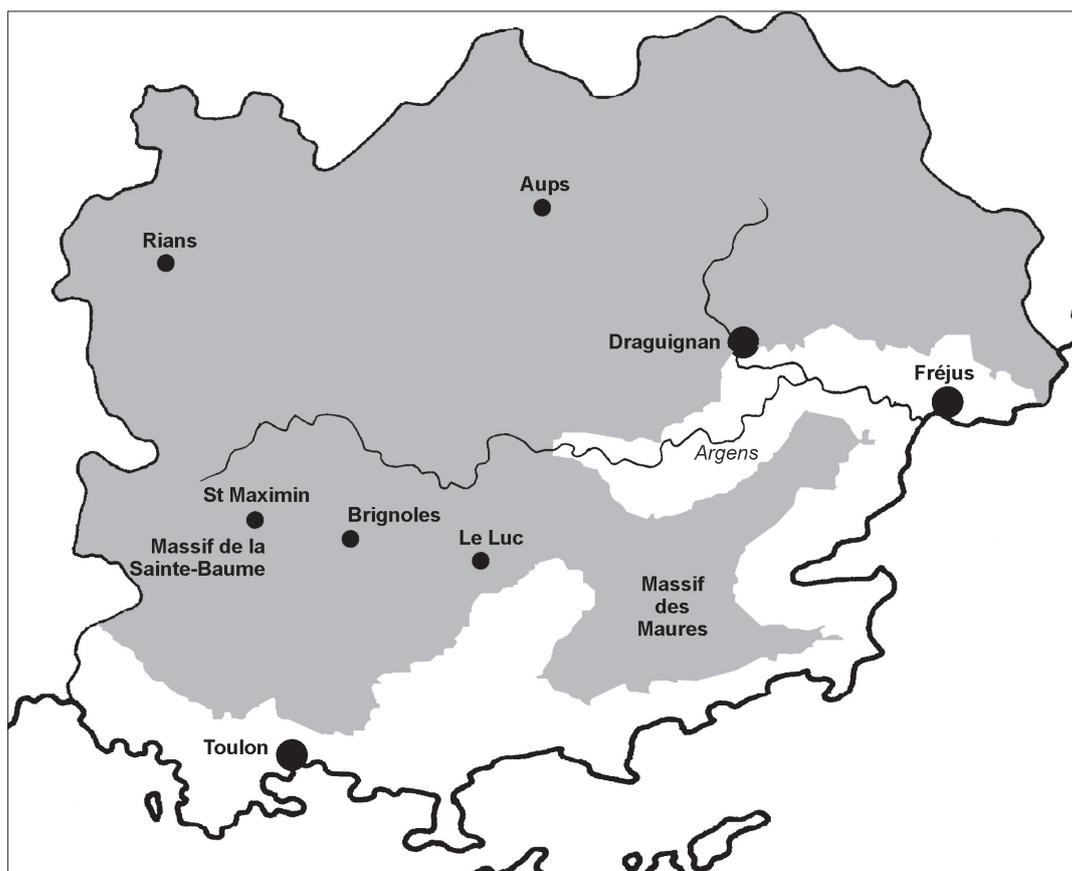


FIG. 1. – Carte schématique du Var (© A. Acovitsiôti-Hameau).

patrimonial (ensemble d'objets, de pratiques et de milieux hérités et appropriés) auquel l'approche émotionnelle constitue un équivalent désuet. Citant André Micoud, nous pourrions dire que la tendance de « gérer les milieux de façon patrimoniale » remplace au fil du temps celle de « défendre le territoire de manière patriotique<sup>5</sup> ». Cette homologie rejoint l'adéquation patrimoine-territoire, qui postule que ces deux concepts se définissent l'un l'autre à tour de rôle<sup>6</sup>. Le paysage est un élément produit par cette interférence, qu'il exprime et fortifie dans un va-et-vient incessant entre réalité et perception. En tant que tel, le paysage traduit le rapport et le regard, de soi et des autres, avec et sur un territoire donné et intègre la culture et l'identité locales. À la base de ces interactions, héritages du passé et dynamiques d'évolution influent tant sur les comportements humains que sur les milieux physiques. Les deux processus s'interpénètrent pour donner la réalité de chaque espace-temps, dans le sens d'une « concrétude » qui ne ressemble à aucune autre et qui découle de l'osmose des particularités matérielles et immatérielles, instantanées et synchrones, du milieu physique, du territoire aménagé, de la saison et de la conjoncture historique, des effectifs humains et de leurs pratiques<sup>7</sup>. Ainsi, c'est en tant qu'aboutis-

5. A. Micoud, « Des patrimoines aux territoires durables », p. 18.

6. D. Chevallier, I. Chiva et F. Dubost, « L'invention du patrimoine rural ».

7. G. Chouquer, « Nature, environnement et paysage au carrefour des théories », p. 238. La « concrétude », soit l'état singulier d'un lieu à un moment donné, est une notion qui traverse aussi l'œuvre d'Augustin Berque (A. Berque, *Écoumène : introduction à l'étude des milieux humains*) en relation avec la notion de « trajectivité » (va-et-vient entre réalité et perception, objectivité et subjectivité, territoire et individu). Nous la retrouvons sous l'analyse du territoire par le biais de la métaphore du palimpseste, soit en tant que construction, artefact ou produit issu de



FIG. 2. – Moutonnement de massifs de collines et de dépressions du Var intérieur  
(© Association de sauvegarde, d'étude et de recherche pour le patrimoine naturel et culturel du Centre-Var).

sement des influences et réajustements réciproques, opérés entre l'espace, les hommes, le temps et les représentations partagées, que nous analyserons par la suite le paysage rural de la Provence intérieure, puisque les lieux anthropologiques « se veulent identitaires, relationnels et historiques<sup>8</sup> ».

### *Territoires et paysages de la Provence intérieure*

Région de plateaux et collines, la Provence intérieure tire son originalité d'un environnement physique compartimenté, composé d'unités géographiques juxtaposées. Ces unités sont autant de terroirs aux individualités propres où se forment les identités locales à travers la fréquentation des lieux et les pratiques qui les façonnent. Les variations concernent le climat, la végétation, la faune, les cultures, la sociabilité et les loisirs. Le Centre-Var, partie intégrante de la Provence intérieure et d'autant plus typique que la diversité territoriale n'y est pas spectaculaire<sup>9</sup>, nous servira d'exemple pour explorer les cas de figure multiples engendrés par et influant sur la conformation des lieux.

La zone concernée (fig. 1) est un ensemble de dépressions et d'élévations oscillant entre 300 à 500 mètres et 700 à 900 mètres d'altitude. Du sud au nord, elle s'étend entre une ligne qui va de la Sainte-Baume au massif des Maures en passant par la dépression permienne qui unit Toulon à Fréjus, et une ligne à hauteur d'Aups d'où partent les premiers plateaux et escarpements annonçant les plans et les gorges du Verdon. Côté ouest, elle se dilue

l'interaction de plusieurs types de facteurs, qui « se combinent et se pondèrent » de manières diverses formant, chaque fois, un « amalgame » nouveau (A. Corboz, « Le territoire comme palimpseste »).

8. M. Augé, *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, p. 69.

9. Les dimensions modestes des modules des terroirs et la progressivité des transitions inspirent les sentiments d'une nature agréable mais « ordinaire », qui se déploie de façon répétitive et se transforme de façon imperceptible (A. Acovitsiotti-Hameau, *Côté colline : pratiques et constructions de l'espace sylvo pastoral en Centre-Var*, p. 15-26).

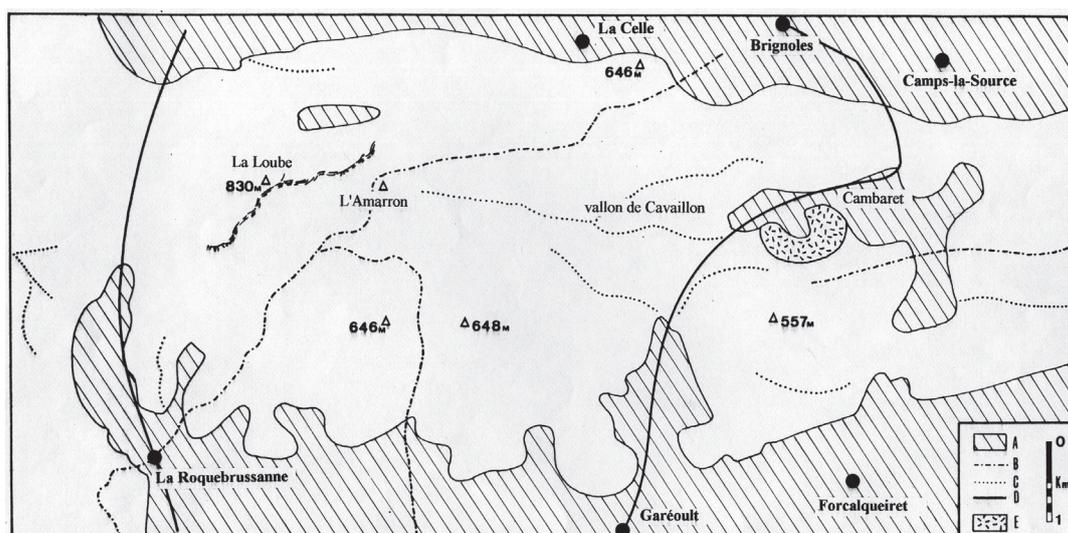


FIG. 3. – Division fonctionnelle de l'espace autour du massif de la Loube. A : zones cultivées, B : chemins liés aux activités pastorales, C : chemins liés aux activités artisanales (charbon de bois et chaux), D : ancienne route de Brignoles à Toulon, E : zone de gemmage de pins (© A. Acovitsiôti-Hameau).

dans l'espace forestier qu'elle partage avec le pays d'Aix. Côté est, elle s'estompe dans la basse vallée de l'Argens et butte sur la barrière formée par les massifs du Tanneron et de l'Esterel. Il s'agit d'une zone essentiellement calcaire (quoique contenant des portions des massifs cristallins du Var côtier) et couverte à 60-70 % de bois de chênes et pins alternant avec des garrigues et des maquis à genévriers, à romarins, à cistes et bruyères. Hormis les cours d'eau (le fleuve Argens et ses affluents et la haute vallée du Gapeau), le réseau hydrographique comprend des résurgences, des retenues naturelles, des suintements de rochers et circule beaucoup sous terre donnant des formations karstiques remarquables. Sur les hauteurs, l'érosion hydrique et l'érosion éolienne créent des paysages ouverts, hérissés de rochers aux formes tourmentées (rochers ruiniformes). Sur les plans des productions et des pratiques, les micro-unités géographiques (fig. 2) du Var central (fonds de vallon et petites plaines fermées, plateaux et dolines<sup>10</sup>, versants différemment exposés et plissés) donnent lieu à des exploitations diversifiées : terres à fourrage, terres à pois chiches et autres cultures sèches, terres maraîchères, coteaux à vignes et arbres fruitiers. S'y intercalent des bosquets et des clairières pour chasser le petit gibier à plumes ou à poils et des zones boisées pour pister le sanglier ou pour exercer cueillettes, bûcheronnage et artisanats forestiers. L'ensemble témoigne d'une « complémentarité agro-sylvo-pastorale<sup>11</sup> », qui tend à confiner les activités vivrières et de loisir des habitants à l'intérieur de leurs quartiers et finages.

Cependant, la même complémentarité vaut aussi pour des unités plus vastes. De proche en proche, elle produit un emboîtement d'espaces qui déterminent des entités (et des identités) plurielles et élargies. Il s'agit d'un ordonnancement territorial et social par contrastes successifs et corrélés. Malgré le déclin de l'économie fondée sur les ressources locales complémentaires après les années cinquante, cet ordonnancement reste perceptible. De nos jours encore, à chaque dénivellation, des paysages similaires sont ressentis comme autant de nouveautés. Les groupes humains qui les peuplent se distinguent et se rapprochent par un jeu d'inimitiés et d'alliances qui fait écho à une multitude de tempéraments différents mais complices. *In fine*, tous ces terroirs et identités spécifiques s'associent pour former

10. Dépression de plaine ou de hauteur remplies de terre, souvent une *terra rossa*.

11. C. Bromberger, J. Lacroix et H. Raulin, *L'Architecture rurale française : corpus des genres, des types et des variantes*, t. IX, *Provence*, p. 30.

une physionomie régionale élaborée et adoptée collectivement. Ce consensus passe par le partage des savoirs (topographiques, naturalistes et sociaux) et par la réciprocité des jugements (sobriquets, caractères stéréotypés, etc.) que l'on porte les uns sur les autres. De cette façon, contrastes des lieux et oppositions des personnes deviennent familiers. Les différences connues renforcent le sentiment d'appartenance commune. À terme, le Var intérieur se rattache à une Provence intérieure qui se démarque de la Provence littorale et de la Provence montagnaise mais qui s'accorde aussi avec elles par des modes de vie comparables et par des rythmes d'activités et des flux commerciaux, culturels et sociaux, qui leur sont transversaux<sup>12</sup>.

Deux caractères récurrents expriment cette entité : un équilibre subtil entre urbanité et ruralité et le rapport constant et coutumier avec l'espace inculte et boisé appelé « colline<sup>13</sup> » dans le Var, le Vaucluse, les Bouches-du-Rhône et existant dans d'autres régions du Midi français et de la Méditerranée<sup>14</sup>. Réels ou ressentis comme tels (les fluctuations dépendent des lieux et des groupes en présence), ces caractères sous-tendent les façons de concevoir et de décrire l'espace. À l'urbanité des bourgs et villages qui présentent un bâti groupé, centralisent une vie communautaire et politique, offrent des services et des commerces et abritent des artisanats et des industries, répond une ruralité revendiquée tant par les anciens que par les nouveaux habitants. Cette ruralité se dégage à travers un attachement aux valeurs de la campagne et des travaux de la terre mais aussi à travers la persistance des réseaux de rapports familiaux, sociaux et de production. Le crédit accordé à l'économie agricole ou la recherche de lieux de vie empreints de naturalité (proximité de jardin, de potager, de cour ou placette ombragée/fleurie, de marge parcellaire boisée, etc.), pour les premiers, la vitalité renouvelée de plusieurs événements festifs ou la mobilisation de larges parentèles pour les cérémonies des âges de la vie ou lors des élections, pour les deuxièmes, en sont quelques indices. Enfin, la « colline », espace admettant des formes variées (végétation basse ou arbustive ou arborée sur terrain égal ou vallonné ou accidenté), cerne et relaie espaces urbains et campagnes.

La présence de la « colline » se joue tant sur le plan physique que sur le plan mental. Institutionnellement, la *coll[lo]/couálo* ou *bosc/bouasque* (les deux termes sont également usités) allie le *saltus* et la *silva* (c'est un mélange de terres incultes et boisées où s'insèrent quelques cultures dérobées) et s'oppose à l'entité *saltus* plus *ager*<sup>15</sup> dans une bipolarité territoriale qui se réajuste sans cesse. La « colline » elle-même est un ensemble discontinu et de superficie changeante. Elle appartient, selon la coutume, au corps de la communauté et se gère, idéalement, de manière collective et concertée. Ce type de gestion produit à long terme une division fonctionnelle de l'espace (fig. 3) et des vocations spécifiques par unité géographique et par quartier<sup>16</sup>. Les emprises de ces unités à vocations spécifiques s'étendent, se rétractent ou se superposent suivant les saisons, les cycles des exploitations, les conjonctures économiques, historiques et sociales. Il s'agit d'un « désordre ordonné » que le rural se doit de connaître. La familiarité avec la « colline » et le capital des savoirs

12. Développement de cette analyse dans C. Bromberger, « Provence-ethnographie », p. 66-87 et A. Acovitsiotti-Hameau, « Var-ethnographie », p. 6-7, 98, 100-101, 154-155 et 162-164.

13. Discussion sur le contenu de ce concept dans : A. Acovitsiotti-Hameau, *Côté colline...*, p. 29, 30-35, 93-94 et 314-315

14. Citons, en exemple, le monte de la péninsule Ibérique ou le *vouno* de la Grèce continentale qui sont des réalités spatiales et culturelles analogues.

15. Les termes *ager*, *saltus* et *silva* sont hérités des agronomes latins. En Europe et en Méditerranée, le clivage net entre ces types d'espaces n'existe pas avant la propagation de la civilisation romaine et se brouille très rapidement après son déclin (voir à ce sujet P. Descola, « Le sauvage et le domestique », p. 35-36). En géographie, ces termes sont des outils pour décrire le territoire et pour planifier son aménagement. Ils ne s'appliquent pas à un espace de façon définitive.

16. Analyse développée dans A. Acovitsiotti-Hameau, *Côté colline...*, p. 217-218.



FIG. 4. – Le village de La Roquebrussanne, sa « colline » en arrière-plan et sa campagne autour (années soixante-dix à quatre-vingt) (© Association de sauvegarde, d'étude et de recherche pour le patrimoine naturel et culturel du Centre-Var).

précis à son sujet montrent et affirment l'appartenance territoriale, sociale et culturelle des groupes et des individus. Ceci d'autant plus que la « colline » est le terrain des droits d'usage, des activités de détente et de convivialité, des ritualités des genres et des classes d'âge<sup>17</sup>.

En somme, mêlée au tissu des villes/villages et des campagnes, la « colline » assume un rôle de régulateur, pour les terres, et initiatique pour les habitants et fait ressortir la physionomie rurale du territoire. Celui-ci se présente comme une combinaison de plusieurs catégories d'espaces, tous modulables, mais aussi indispensables pour composer des paysages/milieus de vie (fig. 4). La connaissance et l'entretien de ces espaces constituent des savoirs et pratiques identitaires pour les personnes et des compétences requises pour les collectivités.

La reconnaissance des différentes catégories d'espaces n'est pas un exercice aisé. Les clivages culte/inculte et domestique/sauvage, classiquement évoqués pour désigner ces catégories, ne sont et n'ont jamais été nettement définis dans les sociétés traditionnelles. Comme le souligne Philippe Descola<sup>18</sup>, le domestique et le sauvage, tout comme la nature et la culture, ne peuvent exister isolément car ils sont « constitutifs l'un de l'autre<sup>19</sup> ». Dans la plupart des cas, ces catégories sont « brouillées et interpénétrables », interchangeables même dans des durées plus ou moins longues, qui sont marquées, par exemple, par des alternances réitérées de : cultures/friches/pâtures/bosquets.

Ainsi, dans le Var et en Provence intérieure, la butte qui porte un habitat groupé reste dans la sphère du « domestique » et ne s'assimile pas à l'espace « sauvage » ou « ensauvagé » de la « colline », mais les « marges » des parcelles en plaine avec leurs murs de clôture, leurs pierriers de limite et leurs postes de chasse s'apparentent à celle-ci. D'autres conceptions spatiales peuvent également surprendre. Dans les terres agricoles, les cabanons, locaux

17. Analyse développée dans C. Bromberger, A.-H. Dufour, C. Gontier et R. Malifaud, « Les paysans varois et leurs collines : les enjeux symboliques d'une passion », et dans A. Acovitsiôti-Hameau, *Côté colline...*, p. 313-314.

18. Descola, « Le sauvage et le domestique », p. 25-30.

19. *Ibid.*

habitables, introduisent le non-domestique en instaurant une inversion des usages des lieux bâtis (en matière d'abris, les animaux, les outils et les récoltes sont prioritaires), en permettant le relâchement de l'ordre de la « maison » et en autorisant, périodiquement, la démesure des comportements<sup>20</sup>. Inversement, les fermes-bergeries de hauteur représentent une portion d'espace domestiqué au sein même de la « colline ». En effet, le terrain nettoyé, désherbé, « propre », qui porte la ferme jouxte ce qu'on appelle le « sale » : un terrain boisé non débroussaillé. Ce « sale » n'est pas pour autant la « grosse colline ». Celle-ci évoque un espace dépourvu d'aménagements et de sentiers, laissé délibérément dans cet état, « parce que c'est sa nature ». Un paysan peut posséder des « morceaux de colline » qu'il arrange ou non pour des cultures (potagères, fruitières) ou pour des chasses (oiseaux, lapins). Le même va à la « grosse colline » pour se dépayser, chasser avec la battue, se retrouver avec ses pairs. Il y va régulièrement ou épisodiquement, selon ses habitudes ou selon ses occupations particulières (l'exercice de certains métiers – bûcheron, charbonnier, berger, colporteur – obligent à séjourner en « colline »). De nos jours, d'autres groupes d'utilisateurs fréquentent ces lieux (résidents secondaires, touristes, sportifs) de façon plus ou moins assidue et avisée. Les conflits enregistrés au sujet de ces fréquentations découlent, le plus souvent, de confusions quant aux codes de conduite attachés à chaque type d'espace. Ces codes concernent l'accessibilité des quartiers, le calendrier, la localisation et la coexistence des différentes activités, le type et l'intensité d'aménagements permis et prohibés, tous éléments qui influent sur l'ordonnement des paysages. Les critiques suscitées pendant ces conflits révèlent l'intérêt des usagers pour l'agencement du territoire et leur perception du paysage local « juste ».

Les espèces végétales participent aussi à la construction de la conception des catégories d'espaces. Au dire des populations locales et des usagers de lieux, les chênes représentent les arbres forestiers par excellence face aux pins, qui ont pourtant toujours été présents en différents pourcentages et qui ont rapidement progressé après les années soixante. Le chêne serait un « vrai arbre », au port majestueux, au bois durable, à l'ombre chatoyante et au sous-bois fertile, tandis que le pin, exploité pour ses sucres et pour son bois, est souvent qualifié de « saloperie », car il assombrit l'atmosphère et appauvrit le sol en le couvrant d'une couche épaisse d'aiguilles. Dans l'espace cultivé ou dans le milieu urbain, le pin ne tient pas non plus la comparaison avec d'autres espèces choisies pour agrémenter lisières, cours, allées et places, des arbres « familiers<sup>21</sup> » comme le micocoulier, le tilleul, l'orme, le mûrier et autres fruitiers. Le pin (le pin parasol et non pas celui d'Alep ou celui maritime, habituels dans les terres intérieures) trouve actuellement sa place dans les paysages touristiques promus sur la Provence littorale. Parmi les chênes, celui décidu, le chêne blanc, jouit d'une réputation supérieure à celle du chêne vert, qui fut, pourtant, jusqu'au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, l'espèce quasi unique des bois entretenus en taillis<sup>22</sup>. Est-ce parce que le chêne blanc, utilisé pour dispenser l'ombre et rassembler le troupeau, se détache plus fréquemment dans le paysage de « colline », qu'il est l'arbre solitaire occultant, en quelque sorte, les arbres groupés ? Aussi, ces groupements, ces étendues boisées, ne suffisent pas pour créer une catégorie d'espace. Pour plusieurs spécialistes, la « forêt provençale » n'en

20. A. Acovitsióti-Hameau et P. Hameau, « Peut-on encore parler du cabanon en Provence intérieure ? ».

21. A.-H. Dufour, *L'Arbre familier en Provence : de la vocation du platane et quelques autres arbres*.

22. P. Roche, « Forêts méditerranéennes : au confluent de l'homme et du climat », p. 302-303.



FIG. 5a et 5b. – En haut : le sommet « double » du Bessillon.  
En bas : les « Aiguilles » de Valbelle (© Association de sauvegarde, d'étude  
et de recherche pour le patrimoine naturel et culturel du Centre-Var).

est pas une, si l'on s'en tient au sens strict du terme<sup>23</sup>, et pour les usagers eux-mêmes, la « colline » de la Provence moyenne ne se confond pas avec ce qu'on désigne, dans la Provence alpine, par l'appellatif *fourest/fouresta*. Ce terme, restrictif, s'applique à un espace

23. Ainsi, pour Martine Chalvet, la notion de « forêt méditerranéenne » ne se répand qu'à partir du XIX<sup>e</sup> siècle et se construit autour d'une valorisation économique, sociale et culturelle des espaces arborés, qui se trouve en opposition avec le système traditionnel d'exploitation des terres : leur mise en valeur agro-sylvo-pastorale globale (M. Chalvet, « La forêt méditerranéenne au XIX<sup>e</sup> siècle : un espace naturel ou construit ? », p. 204). L'historienne Andrée Corvol parle, quant à elle, de « forêt-décor » et de « faux bois » qui se développent depuis les années soixante sur des « collines de piémont », des espaces « maîtrisés depuis des millénaires » (A. Corvol, « La forêt méditerranéenne : une forêt ou un décor ? », p. 291).

boisé difficile à aborder, placé et pensé comme étant hors de l'habitable et du fréquentable mais aussi hors de ce qui est possible ou souhaitable de domestiquer. L'assimilation linguistique actuelle de la « colline » à la « forêt » exprime pour les usagers une facilité sémantique, un raccourci pour se faire comprendre par le plus grand nombre et découle pour les administrations d'une nécessité d'uniformisation du langage afin de planifier des actions et d'établir des règlements.

Au terme de sa subjectivation par les usagers, le paysage peut aussi devenir emblème et signe de reconnaissance. Les points remarquables du relief jouent ainsi souvent le rôle de géosymboles. La région centre-varoise en offre plusieurs exemples. Les deux sommets (jumeaux) du massif du Bessillon (fig. 5a), visibles et reconnaissables depuis plusieurs villages alentours, connotent le moyen bassin de l'Argens. Le pic minéral du Candelon, rougeâtre et meurtri par la carrière homonyme (marbre, puis concassage), annonce le « district » de Brignoles. Il est visible depuis plusieurs localités et depuis la voie venant de Toulon. Les « Aiguilles » de Valbelle (fig. 5b), formations dolomitiques célèbres dans la forêt de Morières, sont emblématiques pour tout le massif et pour la vallée du Gapeau. Pourtant, habitants et promeneurs ne peuvent les apercevoir et les admirer qu'en se rendant sur place. Enfin, le rocher de Cotignac, barrière travertineuse sur le cours de la rivière Cassole abritant diverses constructions troglodytiques, est célèbre dans tout le département du Var et concentre l'identité des Cotignacéens en cristallisant à lui seul le « manque du pays<sup>24</sup> ».

### *Statuts d'espaces, statuts de paysages*

En résumant, nous pouvons dire que le statut coutumier des lieux dépasse les catégorisations savantes ou officielles. Ainsi, la « colline » ne se définit, en premier ou exclusivement, ni dans le sens géographique du terme, ni en tant qu'espace forestier. L'intrication de la « colline » avec les espaces de bâti groupé ou dispersé et avec le parcellaire cultivé ou en friche aboutit à des modules paysagers caractéristiques, mis en exergue pour la Provence moyenne et le Var intérieur par la géographie humaine et historique<sup>25</sup>. Suivant ces modules, les villages évitent sommets et bas-fonds. Ils sont légèrement perchés sur des élévations qui précèdent les massifs ou qui soulignent les rebords des petites plaines fermées (les *cross*) et des vallées. Terres cultivables et terrains boisés les entourent, agencés de façon régulière ou dissymétrique selon les endroits. Souvent, des coteaux rapides ou un lit de cours d'eau frôlent l'agglomération. Les éléments d'habitat dispersé (fermes et cabanons) présentent une disposition analogue : le bâti est rangé à l'orée du cultivé et aucun de deux n'évite le contact avec le sauvage. Actuellement, dans le cas varois, le *patchwork* de parcelles en polyculture est grignoté par la régularité rayonnante des vignobles, les coteaux travaillés (à l'étagement visible) deviennent rares, les zones résidentielles s'introduisent dans les zones agricoles et dans celles boisées. Toutefois, si d'un aveu général il y a maintenant « plus de maisons et moins de "collines" » et si « la forêt [au sens de boisement mal contrôlé] descend partout<sup>26</sup> », les composantes mentales du territoire, les catégories d'espaces qui garantissent son équilibre, restent valides. Le paysage représenté sur un sac en papier à usage alimentaire (boulangeries autour de Brignoles) nous donne une preuve à ce sujet (fig. 6). Toutes les catégories d'espace s'y sont concentrées afin de vendre le territoire qui a produit la farine et le pain : le cultivé (champ de céréales) et le

24. Suivant la devise : « Celui qui ne voit plus la Roco, il est bien malheureux ».

25. R. Livet, *Habitat rural et Structures agraires en Basse-Provence*

26. Transcription d'enquêtes auprès de la population (A. Acovitsióti-Hameau, *Côté colline...*, p. 29-31).

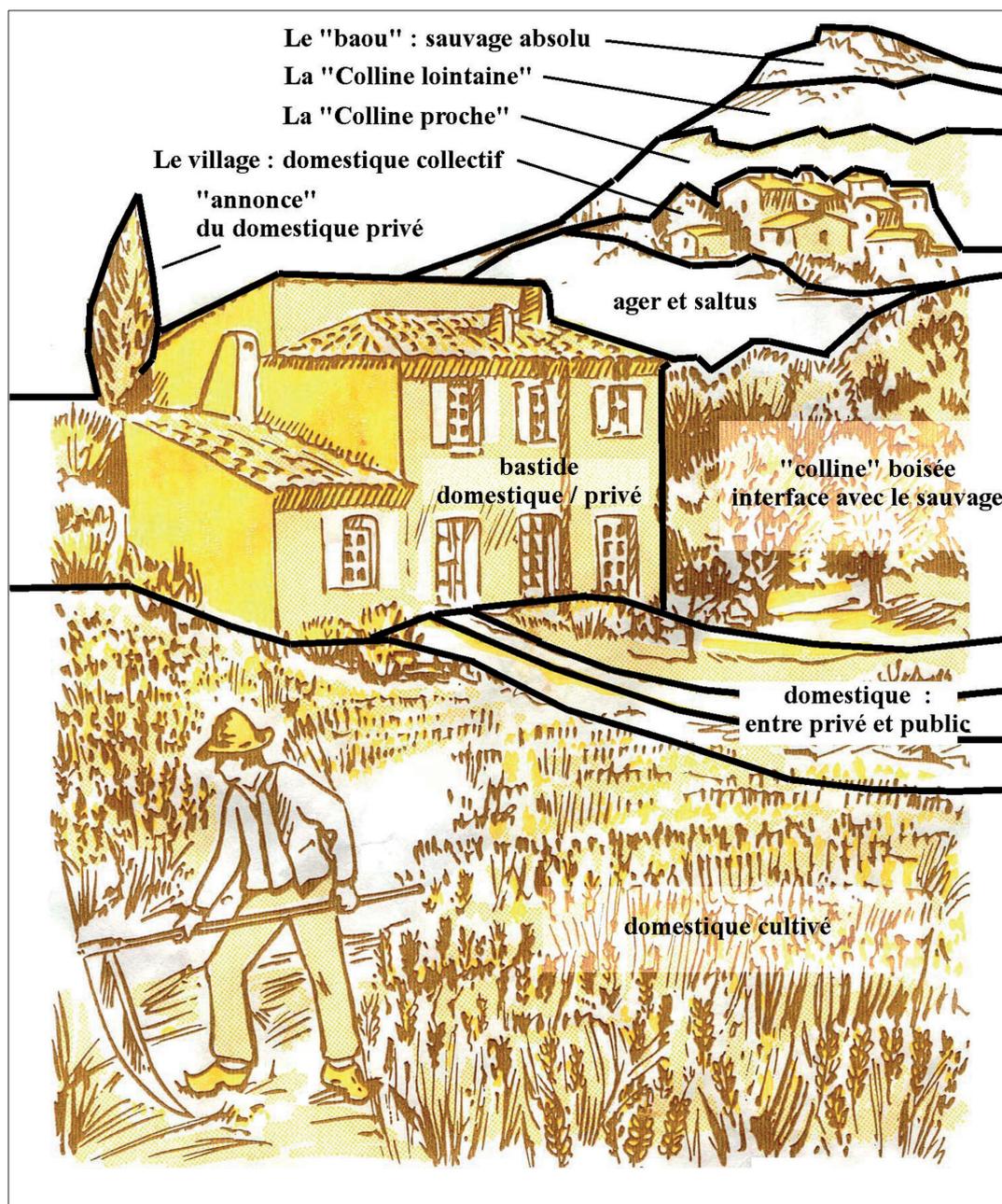


FIG. 6. – *Reproduction d'un paysage représentatif de la Provence intérieure sur un sac en papier alimentaire* (© A. Acovitsiôti-Hameau).

domestique (champ et bastide) sont au premier plan, la colline boisée en arrière-plan, le village (bâti groupé) perché à mi-pente et entouré de son *ager* et de son *saltus*. Plusieurs genres de « colline » cernent et soulignent l'espace cultivé et bâti : boisée et basse en lisière du cultivé, clairsemée et étagée sur deux niveaux (proche et lointain) en arrière du village. Une barre rocheuse nue couronne le tout : le *bàou*, le sauvage absolu.



FIG. 7. – Synthèse du paysage sur le logo du village de Néoules (© commune de Néoules).

### *Représentations de paysages : synthèses et sélections*

L'examen de plusieurs représentations graphiques (publicités, logos, affiches) ou matérielles (artefacts de places, carrefours et ronds-points) du territoire centre-varois montre que celui-ci est exprimé au moyen des caractères socio-territoriaux et des catégories d'espaces que nous venons d'analyser. Images et compositions élaborées dans le cadre de nouvelles institutions et intercommunalités (collectifs de tourisme, communautés de communes, pays), qui se mettent en place depuis la fin des années quatre-vingt-dix, reprennent les modules paysagers connus et appréciés par les habitants. Elles restituent et donnent à voir l'espace rural, avec son bâti spécifique et son parcellaire, et la nature telle qu'elle est perçue et créditée à travers l'articulation campagne/« colline ». Apparemment, les autorités locales jugent ces modules assez consensuels pour mettre en accord des populations internes voisines qui d'habitude s'opposent et assez distinctifs pour faire la promotion de la région vers l'extérieur.

Ainsi, sur le nouveau logo de la commune de Néoules, qui fait partie du pays de la Provence verte<sup>27</sup>, les lignes du paysage sont mobilisées pour signifier ce village à travers une écriture épurée mais éloquente. Ce logo (fig. 7) ne rappelle en rien les armes de la commune (trois noix d'or sur fond d'azur) créées à partir de l'interprétation populaire de son nom<sup>28</sup>. Le nouveau sigle associe le croquis du bâti aggloméré surmonté par le clocher et l'évocation de deux zones d'espace sauvage qui enserrent cet habitat. En arrière-plan, coiffant l'image et l'esquisse du bourg, le tracé sombre et épais du « n », l'initiale de Néoules, peut se confondre avec la masse de la « colline » locale : le massif Saint-Clément. Au premier plan, soulignant l'image et le nom du lieu en toutes lettres, la ligne sinueuse et souple, en bleu clair, peut se référer aux méandres de l'Issole, la rivière qui irrigue les terres néoulaises. Le soleil, point jaune pâle posé sur la courbe du « n », est une concession inévitable à l'héliotropisme, élément omniprésent des représentations du Midi, de la Méditerranée, de la Provence. Dans les logos des quatre communautés de communes qui composent le pays de la Provence verte, l'héliotropisme est toujours présent. Il est conjugué avec des éléments paysagers qui connotent et condensent la campagne et

27. Association de trente-huit communes varoises, allant de l'arrière-pays de Toulon aux contreforts du Verdon et aux confins du pays commandé par la Ville de Draguignan.

28. La *villa de Novulas*, mentionnée dès le XI<sup>e</sup> siècle, désigne un domaine englobant des « terres nouvelles » (nouvellement mises en culture). Ce nom a été rapproché à *novulis* (noyer, bas latin), puis à : *nouilho*, *nouilho* (noix, provençal local).



FIG. 8. – Sigle de la communauté de communes Provence d'Argens en Verdon, (© communauté de communes Provence d'Argens en Verdon).

la nature locales : rangées de vignes, hauteurs englobantes, cours d'eau emblématiques, locaux traditionnels des champs et des collines (tel le cabanon), arbres identitaires (l'olivier, le cyprès, parfois le pin). En fait, dans ces nouvelles intercommunalités qui entendent créer des dynamiques communes à partir des individualités existantes, paysages et logos se répondent. Les couleurs pastel et les lignes douces du Val d'Issole, les couleurs vives et les lignes rugueuses du pays d'Argens en Verdon (un rappel de l'impétuosité et des gorges profondes de ce dernier cours d'eau ? – fig. 8), la silhouette de l'olivier dominant une carte couleur vert tendre du comté de Provence (une allusion à des parcelles et/ou forêts printanières ?), la simplicité et la puissance des massifs voisins de la Sainte-Baume et des monts Auréliens, toutes ces conventions figuratives éveillent des sensations différentes. Elles évoquent cependant un héritage similaire, où les ondulations du terrain, le vert de la campagne et le bâti rural tiennent une place centrale.

Parallèlement à la sémiotique synthétique des logos, des compositions paysagères affichées dans des espaces publics mettent aussi en valeur des associations qui font sens. Ces ensembles d'éléments sélectionnés résument en quelques traits des paysages chers au cœur des habitants ou présentés comme tels à l'intention des passants et visiteurs. Dans ce cadre, il est à noter l'usage récurrent du cabanon sur des ronds-points à la sortie des agglomérations. Cet édifice technique caractéristique des marges des espaces cultivés mais aussi des marges des espaces conçus comme sauvages, notoire pour ses affinités avec la convivialité masculine et érigé en lieu symbolique d'un art de vivre alliant travail de la terre loisirs amicaux et communion avec le milieu physique<sup>29</sup>, est reproduit sur ces points stratégiques pour la circulation dans un état plus ou moins en ruines (fig. 9a). Il est entouré de plantations et d'objets évoquant son environnement d'origine. Des blocs rocheux sont négligemment placés à proximité, des massifs d'arbustes et de fleurs « spontanés » ornent les abords, des murets en pierres sèches retiennent des amorces de terrasses où poussent, parfois, un ou deux oliviers ou un pin. Raffinement suprême : un ou plusieurs cyprès accompagnent le cabanon, indiquant clairement son statut de local résidentiel accueillant et accomplissant, par la même occasion, l'acte de souhaiter la bienvenue aux personnes qui arrivent en ville. Malgré les divergences quant au rôle d'accueil du cyprès et le langage symbolique véhiculé par le nombre de plants, la pratique semble bien

29. Voir à ce sujet A.-H. Dufour, « Des cabanons et des hommes : une forme de sociabilité masculine en Provence », et A. Acovitsiotti-Hameau et P. Hameau, « Peut-on encore parler du cabanon en Provence intérieure ? ».



FIG. 9a et 9b. – En haut : reproduction de cabanon avec son cyprès nouvellement planté – rond-point à l'entrée du village de Garéoult. En bas : cabanon de vigne dans la campagne proche (© Association de sauvegarde, d'étude et de recherche pour le patrimoine naturel et culturel du Centre-Var).

ancrée, puisque l'espèce est présente sur la plupart des carrefours et giratoires et ne fait pas défaut sur l'angle des parcelles des maisons individuelles. Près des vrais cabanons (fig. 9b), l'occurrence du cyprès est nettement moindre face à celle d'autres arbres à fruits (cerisier, mûrier), à tisanes (tilleul) ou à ombre (chêne) mais l'imaginaire collectif passe



FIG. 10a et 10b. – En haut : terrain vallonné, pins et charrette sur un rond-point, entrée ouest de Brignoles. En bas : oliviers, rocailles et cavité d'où, en saison, sort un ruisseau de fleurs bleues, carrefour des routes Brignoles-Le Val (© Association de sauvegarde, d'étude et de recherche pour le patrimoine naturel et culturel du Centre-Var).

outre cette réalité. Ainsi, lors de rénovations de cabanons, les cyprès « manquants » leur sont restitués, tout comme la murette qui forme banquette à côté de la façade. Tout comme les hommes qui réparent leur cabanon même s'ils ne cultivent plus leurs terres, les villes construisent des vrais « faux cabanons », tellement vrais qu'ils ne sont plus que des vestiges du genre, avec comme but probable, sinon évident, d'entretenir la mémoire des modes de vie traditionnels et de perpétuer un passé rural en voie de disparition.

D'autres éléments paysagers sont pris isolément et recombinaés en ensembles pour donner des images types de la perception territoriale. Parmi eux, force est de noter des représentants du monde végétal autres que le cyprès ou l'olivier (pins, buis, romarins et lavandes, pieds de vigne, roseaux, etc.) connotant les bosquets, la garrigue, les cultures, les ripisylves, et des artefacts comme les charrettes, les margelles de puits, des restes d'engins agricoles (fig. 10a). Plusieurs de ces compositions reproduisent des paysages vallonnés, rocheux, façonnés par l'eau. Présente réellement ou suggérée par des plates-bandes fleuries (pensées bleues, par exemple) ou tapissées de galets clairs, l'eau sourd de fausses cavités et fentes de roche ou de *noria* immobiles et « coule » vers des vasques ou mares qui imitent la nature (fig. 10b). Plus qu'un paysage factuel, ces compositions végétales/minérales transmettent aussi un paysage sensoriel où couleurs et matières stimulent réellement ou implicitement des sensations visuelles, acoustiques et olfactives (luminosité des sous-bois, bruit de l'eau, odeur de garrigue, « bourdonnement » des journées chaudes, etc.). En affichant ces paysages familiers, le pays de la Provence verte et les localités qui le composent s'identifient à l'espace fréquenté et parcouru, ou du moins connu et compris par tous. Ce qui nous fait admettre avec Laurent Simon que « la nature labellisée est indissociable d'une nature ordinaire<sup>30</sup> », une nature (ou plutôt, une naturalité : un aspect du monde accepté comme naturel) qui structure et exprime la conscience collective.

Ainsi, l'organisation bipolaire des territoires du Var intérieur et les caractéristiques qui signalent leur ruralité et leur appartenance méridionale sont les ingrédients d'une construction identitaire qui concerne tant les individus que les sociétés locales. Représentations partagées et compositions au service de la communication culturelle et touristique restituent les dualités plaine/colline, cultivé/inculte, habitable/inhabitable, domestique/sauvage. Concepts et images mettent en scène les paysages d'une Provence rurale du quotidien, en partie actuelle et en partie révolue, confusément promue par les élus et par les aménageurs et désirée par les populations. Entre désirs, volontés de faire et vérités des situations, les passerelles sont certes indirectes et sinueuses, mais les cheminements possibles semblent être également d'ores et déjà entrevus et tracés.

### *Résumé*

La Provence intérieure se compose d'une multitude d'unités géographiques délimitées, juxtaposées et complémentaires, qui sont autant de terroirs aux individualités propres où se forgent des identités locales à travers les relations des hommes avec l'espace et les pratiques qui façonnent les lieux. Interactives, ces identités s'emboîtent pour constituer une physionomie régionale reconnue et partagée où la perception et l'image de l'espace rural tiennent une place centrale. Fondée sur les dualités du proche/lointain et du domestique/sauvage, l'organisation de cet espace est diversement comprise et exprimée sur le terrain par les aménageurs et les usagers. Au cours du temps, elle produit des paysages familiers et des paysages emblématiques que nous analyserons à partir de deux approches : la « colline » (concept et division fonctionnelle de l'espace inculte et boisé) et le triptyque « cabanon, cyprès, muret ».

---

30. L. Simon, « Conclusion : oui », p. 266.

**Bibliographie**

- ACOVITSIÓTI-HAMEAU 'Ada, *Côté colline : pratiques et constructions de l'espace sylvopastoral en Centre-Var*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2005.
- ACOVITSIÓTI-HAMEAU 'Ada, « Var-ethnographie », dans Legenne Dominique, Acovitsióti-Hameau 'Ada, Nicool Jean, Blanchet Philippe et Marmottans Antoine, *Var*, Paris, C. Bonneton (Encyclopédies régionales), 2008, p. 89-165.
- ACOVITSIÓTI-HAMEAU 'Ada et HAMEAU Philippe, « Peut-on encore parler du cabanon en Provence intérieure ? », dans Bromberger Christian et Guyonnet Marie-Hélène (dir.), *De la nature sauvage à la domestication de l'espace : enquêtes ethnologiques en Provence et ailleurs : hommage à Annie-Hélène Dufour*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2008, p. 13-30.
- AUGÉ Marc, *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éd. du Seuil (La Librairie du xx<sup>e</sup> siècle), 1992.
- BERQUE Augustin, *Écoumène : introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin (Mappemonde), 2000.
- BERTRAND Georges et LELLI Laurent, « Le paysage, une géographie traversière », *Mon Caf'*, octobre 2003, en ligne : [www.cafe-geo.net/article.php3?id\\_article=152](http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=152).
- BROMBERGER Christian, LACROIX Jean et RAULIN Henri, *L'Architecture rurale française : corpus des genres, des types et des variantes*, t. IX, *Provence*, Paris, Berger-Levrault, 1980.
- BROMBERGER Christian, DUFOUR Annie-Hélène, GONTIER Claudie et MALIFAUD Raymonde, « Les paysans varois et leurs collines : les enjeux symboliques d'une passion », *Forêt méditerranéenne*, t. II, n° 2, 1980, p. 193-200 ; t. III, n° 1, 1981, p. 45-56.
- BROMBERGER Christian, « Provence-ethnographie », dans Bertrand Régis, Bromberger Christian et Ferrier Jean-Paul, *Provence*, Paris, C. Bonneton (Encyclopédies régionales), 2002, p. 66-117.
- BRUNET Roger, *Le Déchiffrement du monde : théorie et pratique de la géographie*, Paris, Belin (Mappemonde), 2001.
- CHALVET Martine, « La forêt méditerranéenne au xix<sup>e</sup> siècle : un espace naturel ou construit ? », *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, n° 122, 1998, p. 185-204.
- CHEVALLIER Denis, CHIVA Isac et DUBOST Françoise, « L'invention du patrimoine rural », dans Denis Chevallier (dir.), *Vives campagnes : le patrimoine rural, projet de société*, Paris, Autrement (Mutations, 194), 2000, p. 11-60.
- CHOUQUER Gérard, « Nature, environnement et paysage au carrefour des théories », *Études rurales*, n°s 157-158, 2001, p. 235-252.
- CORBOZ André, « Le territoire comme palimpseste », dans Corboz André et Morisset Lucie K. (éd.), *De la ville au patrimoine urbain : histoires de forme et de sens*, Québec, Presses de l'Université de Québec (Patrimoine urbain, 4), 2009.

- CORVOL Andrée, « La forêt méditerranéenne : une forêt ou un décor ? », *Forêt méditerranéenne*, t. XXX, n° 4, 2009, p. 287-292.
- DESCOLA Philippe, « Le sauvage et le domestique », *Communications*, n° 76, « Nouvelles figures du sauvage », 2004, p. 17-39.
- DUFOUR Annie-Hélène, « Des cabanons et des hommes : une forme de sociabilité masculine en Provence », dans Brun Bernard, Dufour Annie-Hélène, Picon Bernard et Ribereau-Gayon Marie-Dominique (dir.), *Cabanes, Cabanons et Campements : formes sociales et rapports à la nature en habitat temporaire : 11<sup>e</sup> journées scientifiques de la Société d'écologie humaine, 25, 26 et 27 novembre 1999, Perpignan, Châteauneuf-de-Grasse*, Éd. de Bergier, 2000, p. 257-268.
- DUFOUR Annie-Hélène, *L'Arbre familial en Provence : de la vocation du platane et quelques autres arbres*, Aix-en Provence, Édisud, 2001.
- LIVET Roger, *Habitat rural et Structures agraires en Basse-Provence*, Gap, Éd. Ophrys (Publication des Annales de la faculté des lettres, 32), 1962.
- MICOUD André, « Des patrimoines aux territoires durables », *Ethnologie française*, vol. XXXIV, n° 1, 2004, p. 13-22.
- ROCHE Philippe, « Forêts méditerranéennes : au confluent de l'homme et du climat », *Forêt méditerranéenne*, t. XXX, n° 4, 2009, p. 301-306.
- SIMON Laurent, « Conclusion : oui », dans Arnould Paul et Glon Éric (dir.), *La nature a-t-elle encore une place dans les milieux géographiques ?*, Paris, Publications de la Sorbonne (Sér. Géographie, 26), 2005, p. 263-267.